LILLE, ONL. Alexandre Bloch au Musée des BA de LILLE



LILLE, ONL. Demain, vendredi 23 nov 18, 12h30. Le chef Alexandre Bloch présente ses tableaux favoris, au Musée des BA de Lille. « Un Midi, Un Regard » – Retrouvez en vidéo facebook live Alexandre Bloch – directeur musical de l'Orchestre National de Lille – pour un rendez-vous déambulatoire unique entre peintures et musique depuis les collections du Palais des Beaux-Arts de Lille en compagnie de son directeur Bruneau Girveau… L'expérience a déjà été réalisée par Jean-Claude Casadesus précédemment dans le même musée : en compagnie du directeur des lieux (qui peut aussi compléter le commentaire), Alexandre BLOCH guide les spectateurs en un parcours personnel jalonné de ses tableaux préférés…

UN CHEF AU MUSEE

Demain VENDREDI 23 NOVEMBRE 2018, rendez-vous même heure – 12h30 – sur la page facebook de l'Orchestre National de Lille mais aussi celles du Palais des Beaux-Arts de Lille, de l'Association Française des Orchestres dans le cadre d'Orchestres en fête 2019!

www.facebook.com/orchestrenationallille

www.pba-lille.fr/Visiter/Individuel (séance au Palais des Beaux-Arts complète)

Prochain rendez-vous connecté : Smartphony#2 samedi 2 février à 18h30 autour de la Symphonie n°1 de Mahler : tout comprendre

de la Symphonie « TITAN » de Gustav Mahler… www.onlille.com/saison_18-19/concert/smartphony/

LIRE aussi notre présentation du CYCLE MAHLER par Alexandre BLOCH à partir du 1er février 2019 : cycle symphonique événement, un ELDORADO spectaculaire…

VASTA, Reine de Bordélie. Entretien avec IAKOVOS PAPPAS / ALMAZIS



VASTA, Reine de Bordélie. Entretien avec IAKOVOS PAPPAS, directeur musical et fondateur de l'ensemble Almazis. Le 23 novembre 2018 paraît le nouvel album d'Almazis : « Vasta, Reine de Bordélie », tragédie érotico-lyrique d'Alexis Piron. A partir de textes du XVIIIè, le chef et claveciniste, défricheur impertinent, poursuit un travail souvent percutant / pertinent sur les sources baroques. En associant baroque et érotisme, Iakavos Pappas renoue avec l'instinct défricheur des plus grands « baroqueux », … en découle un drame d'un nouveau genre, où là encore, textes et musique, drame et poétique sont indissolublement liés. Ils questionnent la forme musical, l'intention du texte, le sens d'une situation dramatique. Entre irrévérence, provocation mais pertinence, Iakovos Pappas rétablit la qualité suprême du baroque : sa vitalité critique. Ainsi Vasta 2018 est le fruit attendu d'une gestation longue et reportée (amorcée dès 2003)

qui n’a pas manqué évidemment, dans notre société bienpensante, puritaine et ouatée, de susciter refus et incompréhension… Entretien exclusif.



CLASSIQUENEWS : ***Quels sont les critères qui vous ont permis de sélectionner textes et musique pour ce nouveau programme ?***



Iakovos PAPPAS *: Je crois que mon goût pour le rire est le principal critère ; le constat aussi d'un raidissement moral général et des relents d'intolérance très inquiétants. D'autre part l'ennui causé par des programmations d'une tristesse à faire mourir instantanément, m'ont également décidé à exploiter ce répertoire pour la plus grande réprobation de la sainte bienséance baroqueuse, prônant la pureté artistique.*
Vasta est l'aboutissement de réflexions et de recherches durant une vingtaine d'années, ce qui doit constituer le plus long projet de la musique dite baroque. Déjà en 1998, nous préparions avec Philippe Lénaël dans le cadre du feu « Printemps des Arts de Nantes », une sorte de joute-en-spectacle : opposer Phèdre de Racine à Vasta de Piron ; une levée de boucliers au sein même du conseil d'administration eut raison de notre très grand enthousiasme. Vous comprendrez alors que je suis extrêmement reconnaissant auprès de MM. Jean-Loup Gratton et François Nida qui permirent, par leur impeccable accueil au sein de la Bibliothèque de France, d'achever cette longue aventure.

CLASSIQUENEWS : *Qu'est-ce qui préserve la cohérence de l'ensemble ?*

Iakovos PAPPAS : *En tout cas ni l'argent, ni le pouvoir ; je n'ai ni l'un ni l'autre.*
Il se pourrait que les artistes avec lesquels je collabore, trouvent satisfaction à ce que je ne demande rien que je ne pourrais réaliser moi-même ; si vous voulez je suis mon propre

cobaye. Peut-être la cohérence est préservée par l'absence de rapports de pouvoir ; je ne fais pas la musique pour assouvir des frustrations en traitant chanteurs et instrumentistes avec la morgue d'un roitelet.

CLASSIQUENEWS : *L'effectif instrumental requis et les chanteurs apportent quels éclairages sur le sens et le dramatisme des œuvres ?*

Iakovos PAPPAS : *Pour un projet radical et exceptionnel, il faut une équipe exceptionnellement douée et capable d'une expression radicale.*
Concernant les chanteurs, qui sont aussi et surtout des acteurs chantants, il n'y a pas beaucoup à dire ; quant à l'effectif, il est imposé par les besoins de Vasta, pièce principale de la production ; enfin rien sauf l'impérieuse nécessité des qualités requises extrêmement rares, surtout présentement : une absence très poussée de scories petit-bourgeois-bien-rangé. Cette distribution obligée ne fut pas un fardeau mais au contraire l'occasion d'expérimentations très fertiles : je fus obligé de revoir
les pièces à l'origine à une voix, tels « Le pot de chambre », et « Si vos cheminées, Mesdames »… en les mettant en plusieurs voix.
La partie instrumentale en revanche a énormément évolué depuis la création de la première version en 2003. A l'époque, il n'y avait que la basse-continue pour soutenir tout le spectacle ; ce qui fut herculéen. Il m'a paru nécessaire, si on voulait atteindre le postulat d'une efficacité radicale, d'ajouter quelque chose qui manquait aux origines, et qui rendrait nos travaux justes et parfaits, du point de vue de l'expression bien sûr ; ainsi naîtra l'idée d'ajouter un prologue, et un divertissement ; utiliser Ariane à Naxos de G. Benda (d'après une version pour quatuor à cordes du XVIIIe siècle) pour

transformer des scènes en mélodrame. L'accompagnement musical ajouta quelque chose de trouble et même d'inquiétant : faut-il rire, faut-il pleurer pendant les deux scènes des messagers ? Il y aurait beaucoup à dire sur ces rapports qui se créent dans le cadre du mélodrame.

CLASSIQUENEWS : *Quel érotisme se précise à travers ce programme ? Est-on proche de Sade ou des Lumières ? Dénotez-vous une lecture parodique voire satirique à travers le prétexte dramatique ?*

Iakovos PAPPAS : *Bannissons une rumeur tenace au sujet du mouvement appelé « les Lumières » : du point de vue de la sexualité, les coryphées de ce mouvement sont aussi loquaces que les carpes. Ils semblent restés, telle est mon estimation, dans leur état de petits bourgeois guindés. Lisez Voltaire et Montesquieu, les hérauts présumés des libertés sociales : l'article sur la femme et sur la pédérastie du premier dans son Dictionnaire Philosophique de 1764 (où il n'est question que peu de philia) ; l'article intitulé Crime contre nature de l'Esprit des Lois (Livre XII, chapitre 6) du second. Nous sommes très éloignés de l'esprit qui règne dans Vasta ou La Comtesse d'Olonne (que nous enregistrâmes au début des années 2000) ou La Nouvelle Messaline ou encore Caquire.*
L'esprit des pièces choisies est très loin de celui qui règne dans les ouvrages de Sade. Toutes les pièces que nous lûmes sont remplies d'un esprit insinuant, de sel fin, moqueur. A l'opposé des écrits de De Sade, l'acte sexuel n'a pas une fonction punitive ; il n'y a ni viol, ni esprit blasphématoire, ni athéisme, et sûrement pas une apologie du meurtre ; rire est plus important que discourir sur l'existence de Dieu. En même temps il y règne un esprit parodique assez sanglant concernant souvent des auteurs du grand style devenus déjà classiques, inévitablement les

Corneille et les Racine.

CLASSIQUENEWS : *En quoi ce programme original et inédit est-il emblématique d'Almazis ?*

Sans vouloir me vanter, je dirai que cette question est tautologique : par postulat Almazis est une formation qui se pose au-delà des clivages de coquetteries esthétiques ordinaires, et éprouve une aversion viscérale pour les collections d'objets enfermés sous cloches de verre et plongés dans du formol.

Propos recueillis en novembre 2018.



CD, événement. VASTA, REINE DE BORDELIE, tragédie érotico-lyrique d'Alexis PIRON. Almazis, Iakovos Pappas (1 cd Maguelone). Parution le 23 novembre 2018. PRESENTATION DU CD : « Vasta, Reine de Bordélie (1773) ou le Théâtre Gaillard ». Quels sont les grands poètes tragiques du XVIIIè, de la mort de LOUIX XIV à 1789 ? Il semble qu'après la tension morale des tragédies de Corneille et de Racine au XVIIè, le XVIIIè s'allège, s'enivre même de comédies plus légères, de ballets afriolants, de spectacles hybrides, mi comiques mi impertinents et toujours satiriques… Autant de réalisations légères et libertines, et rime avec plaisir et libération érotique. Ce sont pour la majorité des partitions d'une liberté formelle que le XIXè puritain a pris soin d'étouffer, d'effacer, d'ignorer.
Inspiré par la rencontre de la musique, de la poésie et du théâtre, l'ouvrage d'Alexis PIRON nous offre un visage des réalisations poudrées voire kitsh que l'on nous sert familièrement. Iakovos Pappas et son ensemble Almazis nous offrent un regard direct sur cette liberté de pensée et de chanter propre à la société inventive d'avant 1789 : libertinage, érotisme ont pour témoin privilégié.. la musique. Ici une chanson à boire valeur de fugue, … les usages populaires ou nobles sont inversés, croisés, métissés. La chanson paillarde du XVIIIè a un charme souvent irrésistible car propre au XVIIIè français, l'écriture en est toujours

raffinée, élégante, d'une finesse que Almazis ressuscite avec impertinence et vivacité. Critique du CD VASTA / ALMAZIS à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

Compte-rendu, festival. ERSTEIN, Piano au Musée Würth, 9 au 18 novembre 2018. Récitals Luisada, Kantorow, Kustas, piano



Compte-rendu, festival. ERSTEIN, Piano au Musée Würth, 9 au 18 novembre 2018. Récitals Luisada, Kantorow, Kustas, piano. La 3ème édition du festival **Piano au Musée Würth à Erstein** s'est achevée ce dimanche 18 novembre 2018. Les alsaciens ont eu le privilège de pouvoir y écouter des pianistes toutes générations et esthétiques confondues dans le cadre exceptionnel de son auditorium à l'acoustique parfaite. La programmation confiée par Marie-France Bertrand, directrice du Musée, passionnée de musique, à Olivier Erouart, le nouveau directeur artistique (NDLR : **LIRE ici notre entretien exclusif avec Olivier**

Erouart, à propos de la programmation du festival 2018), a offert une déclinaison particulièrement réussie du récital à la musique de chambre, en passant par le jazz et même le cinéma! Autre privilège pour les mélomanes : celui d'avoir eu gratuitement accès à la bouleversante et magnifique exposition d'œuvres d'art « Namibia », provenant entre autres autres de la collection Würth.

FESTIVAL PIANO AU MUSÉE WÜRTH: LE PIANO SUR TOUS LES TONS

Avec deux grands noms du piano, en ouverture et en clôture, le festival a affirmé son exigence d'excellence, et mis la barre haut. Jean-Marc Luisada pour commencer a donné le ton, tandis que le festival s'est refermé avec un autre interprète français de prestige: Philippe Entremont. Retour sur trois jours intenses.

JEAN-MARC LUISADA: l'insoutenable légèreté du chant



Quels pianistes sont capables par dieu sait quel sortilège de faire fondre les marteaux du piano, d'extraire de son meuble de bois et d'acier la plus pure essence musicale, et d'émouvoir aux larmes? **Jean-Marc Luisada** fait partie de ceux-là. Le temps, ses joies et ses affres, ont passé sur sa vie d'homme et de musicien, comme cela est le cas pour tout être probablement, mais la musique à jamais vissée à son âme, ni l'usure ni l'endurcissement ne l'ont atteint. La constance du chant, l'émerveillement des sonorités sont demeurés intacts. Ô bénédiction, l'interprète a su préserver ce bien précieux qu'est la légèreté mais dans une nouvelle profondeur: cette façon d'interroger le silence, et le temps des choses, au-delà même du temps musical. Ce n'est pas par hasard s'il choisit Mozart en préalable, avec sa sonate en la majeur K331 « Alla turca ». Sa musique en apparence si pudique et si simple met à nu l'interprète, ne dissimule rien. Jean-Marc Luisada en partage l'humanité avec un public dont il se veut entouré (la salle reste éclairée), et une tourneuse de pages dont la compagnie et la proximité importent davantage que le rôle, puisqu'il ne regarde pas ses partitions. La réminiscence de l'enfance empreint son Mozart, dans le doux balancement du thème qui nous évoque volontiers la tendresse des bras berceurs et maternels, puis dans les variations dont il s'empare comme d'un coffre à jouets. On est touché par la grâce, la liberté, la subtilité des pointes de fantaisie ajoutées au phrasé au gré des reprises, le plaisir candide qu'il prend à animer cette sonate, captivante jusque dans la célèbre marche, qui semble par moments sortir d'une boîte à musique de la plus fine facture.

L'esprit de liberté marque également les Davidsbündlertänze opus 6 de Schumann, qu'il vient de graver au disque. Avec quel art il mène les danses entre élans poétiques et suspensions, dans leurs successions d'humeurs fantasques! Avec quel art il

chante et contre-chante, timbre les voix, prend le temps de l'abandon! Le tempo est souvent rapide, comme dans Zart und Singend où l'ardeur du chant prédomine. Le miracle s'accomplit avec Wie aus der Ferne, venu de très loin, sur lequel il est impossible de mettre des mots, si ce n'est que l'on se trouve soudain dans un état d'émotion extrême et de sidération: comment est-il possible de jouer ainsi cette musique, à la limite de ce qui est concevable, imaginable sur un piano? On retient son souffle, suspendu à ces quelques minutes d'éternité…
On n'attend pas Jean-Marc Luisada dans Debussy, aussi la curiosité nous fait tendre une oreille plus qu'attentive alors que l'année nous l'a donné à entendre maintes fois par foule d'interprètes. Rien de moins que les deux cahiers d'Images pour ce récital. On est au prime abord décontenancé par le début des Reflets dans l'eau, la lenteur des premiers traits plus conduits que lancés comme des gerbes. Puis on comprend que le pianiste les délie puis les resserre et les détend à nouveau, variant la brillance, l'éclat, dans une progression qui lui appartient. L'hommage à Rameau, dans l'élégance des lignes et la conduite harmonique, fait écho tantôt à la Cathédrale Engloutie, tantôt aux Danseuses de Delphes, scandé comme une danse antique. Mouvement tournoie mystérieusement, légèrement nimbé de pédale. Cloches à travers les feuilles est somptueux d'équilibre et de timbres, chaque plan sonore y vit de lui-même, un effet de brise parcourant le passage « comme une buée irisée », sans doute la pièce la plus réussie, avec Poissons d'Or, insaisissables, ludiques et jubilatoires.

Retour à Chopin pour la fin du récital, avec son nocturne en si majeur opus 62 n°1, et son deuxième Scherzo en si bémol mineur opus 31. Jean-Marc Luisada a au fil du temps gagné en épure et profondeur. Le nocturne chante jusqu'au bout des phrases, et s'habille de traits de mousseline dont le pianiste est passé maître. Dans la largeur du son, le scherzo déploie ses interrogations, son chant éperdu, jusque dans les contre-chants lui donnant un relief vocal, dans une progression

dynamique qui n’atteint jamais la saturation. Les bis prolongeront l’émotion avec le Salut d’amour d’Elgar, transcrit pour piano, une valse brillante de Chopin, et enfin sa mazurka opus 17 n° 4 en clin d’œil au cinéma (Cris et chuchotements de Bergman), autre passion du pianiste, qui présentera le soir suivant la projection d’un chef-d’œuvre hollywoodien des années 40: la Valse dans l’ombre de M. Leroy, avec à nouveau Mozart en préambule et son adagio pour harmonica de verre, composé à la fin de sa vie, puis les intermezzi de l’opus 117 de Brahms.

MARIA KUSTAS : maîtrise et sensibilité



Le lendemain il fallait découvrir la jeune **Maria Kustas**, d’origine russe, lauréate du concours Piano Campus, parachevant ses études à Londres auprès d’Andras Schiff, et cela s’entend! Son programme traverse trois siècles de musique, avec Bach (toccata en sol majeur BWV 916) et Schumann (Allegro opus 8) – deux pièces peu jouées – puis Liszt et ses Jeux d’eau à la Villa d’Este, Debussy (Image livre 1) et enfin Ginastera (Tres danzas argentinas opus 2). Une technique à toute épreuve, solide, sûre, un sens aigu de la construction et du son lui permettent de dominer ce répertoire tout en s’adaptant à ses différences stylistiques. Son Bach est remarquable par la netteté du discours, sa grande stabilité de tempo et la justesse des dynamiques. Le souci de construction reste également très présent dans l’allegro de

Schumann – trop peut-être? – très habité et expressif. Les Jeux d'eau à la villa d'Este sont d'une belle plasticité sonore et offrent des moments de pure béatitude. Les Images de Debussy ont aussi cette qualité de timbres et de fluidité, mais dans la retenue et l'élégance. Pas d'emphase, respect absolu de la partition, un jeu parfaitement équilibré, la pédale finement étudiée (dans Mouvement en particulier). Les Danzas de Ginastera clôturent brillamment le programme, en particulier la première dans son caractère obstiné, et la dernière à l'euphorique énergie. Il manque à la seconde, trop « carrée », trop respectueuse de la mesure, ce qui fait son charme: une liberté de ligne, une langueur, un abandon, qui font sa séduction, et ses accents nostalgiques. Cela viendra avec le temps. La pianiste au talent très prometteur devra relâcher un peu les cordons du corset rythmique qu'elle s'impose pour l'instant, pour trouver par moment une forme de lâcher prise qui ne donnera que plus de saveur à son jeu. Un bis: la Fille aux cheveux de lin de Debussy, au charme mystérieux.

ALEXANDRE KANTOROW: l'évidence

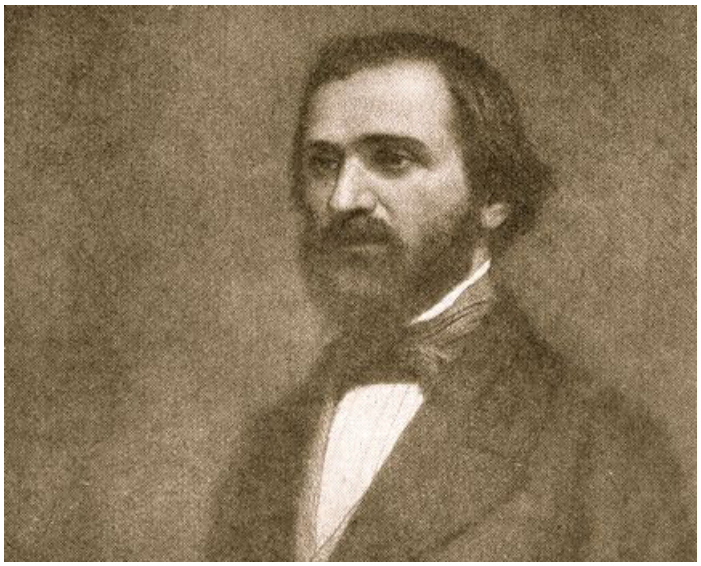


A seulement 21 ans, Alexandre Kantorow suscite une admiration grandissante et sans réserve. Il est l'exception. Il nous avait éblouis en d'autres lieux, on lui trouvait déjà tout d'un grand. Le voici un an après qui franchit un pas supplémentaire – et quel pas! – en affirmant une personnalité et une maturité musicales hors du commun. L'allure décontractée, le visage ouvert et clair, il donne, en arrivant sur scène, cette impression d'aisance et de spontanéité qui attire la sympathie, et augure par son assurance naturelle, une écoute des plus agréables. Le programme qu'il a choisi prélude avec Bach (prélude et fugue en mi bémol majeur BWV 852 du premier livre du Clavier bien tempéré). Dans l'ordre suit une sonate de jeunesse de Beethoven (sonate en la majeur opus 2 n°2), puis la Fantaisie opus 49 de Chopin, et enfin l'Oiseau de feu de Stravinsky (arrangement Agosti). Pensé et inspiré, le jeu du jeune pianiste n'a rien d'engoncé. Il a du panache et du corps, loin de toute désinvolture apparente ou frivolité. Le musicien s'est affranchi de toutes les contraintes mécaniques de l'instrument, ou mieux, semble ne jamais les avoir éprouvées. Le piano se plie à lui, à la souple chorégraphie de ses gestes mobilisant son corps tout entier, dont aucun n'est purement théâtral et gratuit, mais au contraire en parfaite corrélation avec l'inflexion musicale. Rien n'entrave chez lui l'élan musical qui l'habite, que ce soit dans l'ampleur du jeu à la dimension, quand il le faut, orchestrale et éclatante, ou dans la profondeur de ton, son intériorité ou sa gravité. Et que ce soit dans Bach, Beethoven ou Chopin, comme il sait respirer, comme il sait articuler le discours! Le prélude de Bach est tenu et chantant à la fois, la fugue jouée dans un détaché très étudié dépourvu de sécheresse. Il sait allier délicatesse et fermeté dans Beethoven, enchaînant les motifs contrastés avec une fluidité naturelle, éclairant l'œuvre d'une juvénile lumière. Le largo est recueilli, émouvant de douceur, la ligne

de chant conduite dans une longueur de son telle que l'on croirait entendre un archet. Somptuosité du son dans la Fantaisie de Chopin, poignante dans ses bouillonnements intérieurs. En bouquet final le musicien nous embarque dans un Oiseau de feu incandescent et survolté, dans une explosion de couleurs et de rythmes. Au public qui applaudit à tout rompre, il donne en bis la première Rhapsodie de Brahms, dont il fait, dans le déploiement de ses registres, une symphonie.
Alexandre Kantorow prépare le prestigieux et exigeant concours Tchaikovsky: gageons qu'il n'y passera pas inaperçu…

Le musée Würth a mis un point d'orgue à son festival, mais ses portes ne se referment pas pour autant: l'exposition Namibia reste visible jusqu'au 26 mai 2019. Rendez-vous avec le piano l'an prochain, pour une quatrième édition sur le thème de l'humour. Préparez vos sourires!

MILAN, Scala. Riccardo Chailly joue ATTILA de VERDI



FRANCE MUSIQUE, Ven 7 déc 18 : 20h. VERDI: ATTILA, Chailly. En direct (ou presque) de La Scala de Milan, l'opéra de Verdi créé à la Fenice de Venise le 17 mars 1846, ouvre ainsi sur le petit écran mais en quasi direct, la nouvelle saison du théâtre scaligène. On sait combien le librettiste de départ Solera, qui pourtant dut partir avant de livrer la fin de l'intrigue, se brouilla avec Verdi : celui ci commanda à Piave, un nouveau final, non pas un chœur comme le voulut Solera, mais un ensemble (et quel ensemble! : un modèle du genre). Du nerf, du sang, du crime… le premier Verdi semble s'essayer à toutes les ficelles du drame sanglant et terrible. Au Vè siècle, la ville d'Aquilée près de Rome, fait face aux invasions des Huns et à la superbe conquérante d'Attila (basse). Ce dernier, cruel et barbare en diable, refuse toute entente pacifique avec le romain Ezio (baryton) ; c'est pourtant ce dernier qui a l'étoffe du héros, patriote face à l'ennemi étranger (« Tu auras l'univers, mais tu me laisses l'Italie » / une déclaration qui soulève l'enthousiasme des spectateurs de Verdi, à quelques mois de la Révolution italienne…).

Au I : Attila marche sur Rome, mais frémit devant l'Ermite dont il a rêvé la figure… cependant que parmi les vaincus, Foresto (ténor) rejoint la fière Odabella (soprano) qui entend se venger des Huns, arrogants, victorieux…

Au II : Attila défie Ezio qui proteste vainement ; tandis que, coup de théâtre, Odabella déjoue la tentative d'empoisonnement d'Atiila par Foresto : elle épouse même le vainqueur Attila…

Au III : Odabella qui n'en est pas à une contradiction près, se repend, rejoint Foresto et tue son époux Attila, tandis que

les troupes romaines menées par Ezio, le sauveur, attaquent les Huns…



Sans vraiment de profondeur encore, ni d'ambivalence ciselée, (cf la manière avec laquelle, les épisodes et les situations se succèdent au III), les personnages d'Attila ne manquent pas cependant de noblesse ni de grandeur voire de noirceur trouble (comme Attila, dévoré par les songes et les rêves au I, préfiguration des tourments de Macbeth). Le protagoniste ici est une femme, soprano aux possibilités étendues digne d'Abigaille (Nabucco) : ample medium, belcanto mordant, à la fois raffiné et sauvage… comme la partition de ce Verdi de la jeunesse. A Milan, le directeur musical de La Scala, **Riccardo Chailly** devrait défendre la partition avec intensité et profondeur, malgré les évidentes maladresses et déséquilibres de la partition de 1846… Le chef dirige les forces locales, et la basse Ildar Abdrazakov incarne Attila, sur les traces du légendaire Nicolai Ghiaurov dans le rôle-titre…

Giuseppe Verdi : Attila

Opéra en un prologue et trois actes sur un livret de Temistocle Solera et Francesco Maria Piave tiré de la tragédie de Zacharias Werner : « *Attila, König der Hunnen* »

Ildar Abdrazakov, basse, Attila, roi des Huns
Saioa Hernandez, mezzo-soprano, Odabella, fille du seigneur d'Aquileia

Simone Piazzola, baryton, Ezio, général romain
Fabio Sartori, ténor, Foresto, chevalier aquiléen
Francesco Pittari, ténor, Uldino, jeune breton esclave d'Attila
Gianluca Buratto, basse, Leone, vieux romain
Choeur et Orchestre de la Scala de Milan
Direction : Riccardo Chailly

(Davide Livermore, mise en scène)

_____

_____

Plus d'infos sur le site de la Scala de Milan / Teatro alla Scala : http://www.teatroallascala.org/en/index.html

_____

_____

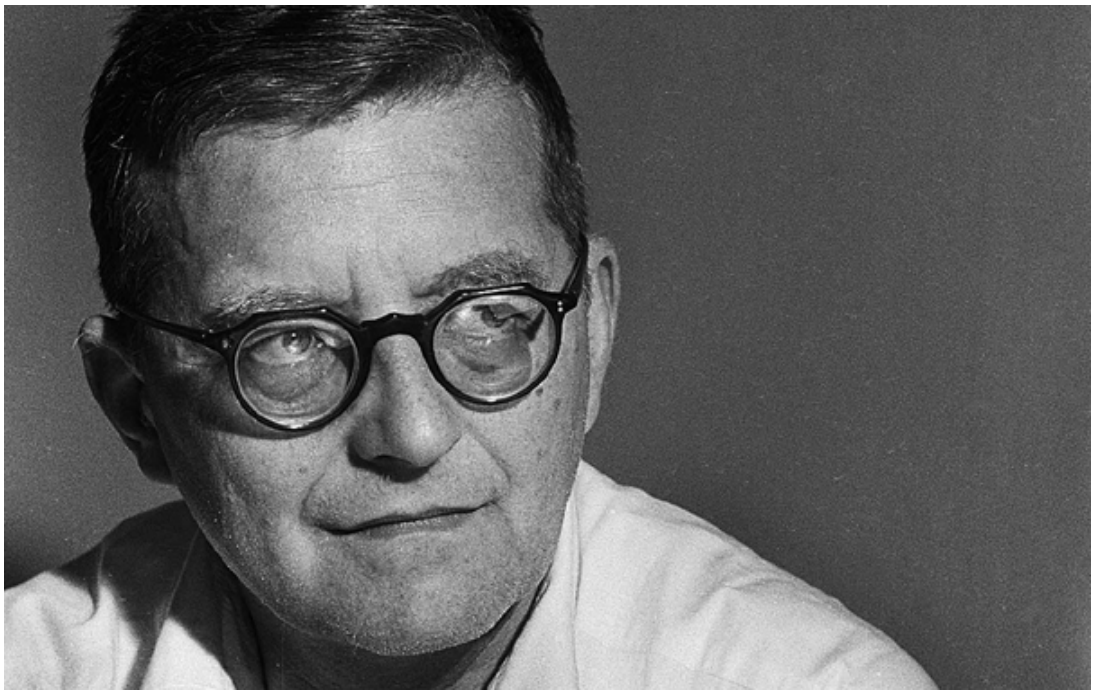
Integrale CHOSTAKOVITCH par le DSCH Ensemble



PARIS, LISBONNE. DSCH Ens / CHOSTAKOVICH Ens. Les 15, 18 déc 18. Intégrale de la musique de chambre pour piano et cordes de Dmitri CHOSTAKOVITCH. Pour lancer son nouvel enregistrement discographique (**coffret CHOSTAKOVITCH 2 CD édité par PARATY,** le **DSCH Ensemble / Ensemble Schostakovitch** joue les pièces du disque, première intégrale de la musique pour cordes et piano de Dmitri Chostakovtich, une somme musicale dont la valeur est indiscutable tant l'implication et le complicité des solistes réunis par le pianiste portugais Filipe PINTO-RIBEIRO défendent avec conviction et sensibilité, les mondes expressifs, incandescents voire hallucinés et énigmatiques, abstraits et introspectifs… du compositeur russe (cf le mouvement lent de la Sonate pour violon et piano, ici enregistré et joué par **F Pinto-Ribeiro** et le violoniste canadien **Corey Cerosek**).

Autre argument soulignant la musicalité de l'approche collective, toutes les cordes sont de facture historique plutôt prestigieuse s'agissant de Cory Cerovsek (Stradivarius « Milanollo, 1728), **Isabel Charisius** (alto « ABQ », Laurentius Storioni, 1780), **Adrian Brendel** (violoncelle)…

C'est peu dire que Chostakovitch a déposé dans sa musique de chambre pour piano les clés de son être profond (dont le motif DSCH, découlant des notes de la gamme correspondant aux initiales). Les niveaux de lecture sont multiples. La grande richesse de la musique exige des instrumentistes une concentration absolue et un engagement émotionnel, permanent. Les défis sont élevés, voilà qui promet et assure aux spectateurs une nouvelle expérience de chambrisme ardent autant qu'habité.



Musée de l’Armée, INVALIDES
Samedi 15 décembre 2018, 16h
Salle Turenne
Prix unique : 10 euros
(8 euros : solidarité et – de 26 ans)

DSCH – Shostakovich Ensemble
Avec Filipe Pinto-Ribeiro (piano), Corey Cerovsek (violon), Adrian Brendel (violoncelle)
Concert de lancement du coffret cd Intégrale Chostakovitch
Concerto de Lançamento do duplo CD Integral de Schostakovich

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.musee-armee.fr/programmation/concerts/detail/de-mozart-a-chostakovitch.html

Programme :

Chostakovitch, Trio n°1 Poème, en ut mineur, opus 8, pour piano et cordes
Mozart, Trio en ut majeur, K. 548, pour piano et cordes
Chostakovitch, Sonate en ré mineur, opus 40, pour violoncelle et piano
Mozart, Sonate en mi mineur, K. 304, pour violon et piano
Chostakovitch, Trio n°2 en mi mineur, opus 67, pour piano et cordes

---



Concert repris le 18 décembre 2018 à Lisbonne

18 DEZEMBRO 2018 I 21h
CENTRO CULTURAL DE BELÉM, LISBOA / PORTUGAL
DSCH – Shostakovich Ensemble: com Filipe Pinto-Ribeiro, Corey Cerovsek e Adrian Brendel
Concerto de Lançamento do duplo CD Integral de Schostakovich
Obras de Mozart e Schostakovich [+ info]
https://www.ccb.pt/Default/pt/Programacao/Musica?a=1584



Présentation par le Musée de l'armée, Invalides
150 ans séparent les naissances de ces deux génies de l'histoire de la musique – Mozart (1756) et Chostakovitch (1906). Les deux compositeurs seront mis à l'honneur pour ce concert de lancement du double album de l'Intégrale de la musique de chambre pour piano et cordes de Dimitri

Chostakovich. Le DSCH – Ensemble Chostakovitch a été fondé par le pianiste Filipe Pinto-Ribeiro en 2006, l'année du centenaire de naissance du compositeur Dmitri Chostakovitch. Sa formation est à géométrie variable constituant ainsi une plate-forme de rencontre et d'interaction de musiciens d'excellence. L'ensemble a collaboré avec des musiciens tels Renaud Capuçon, Pascal Moraguès, José van Dam, Michel Portal, Gary Hoffman, Gérard Caussé entre autres. Filipe Pinto-Ribeiro est un des musiciens portugais les plus reconnus au niveau national et international. Il a été nommé récemment en tant que Steinway Artist. Pour ce concert en particulier, l'Ensemble Chostakovitch compte avec la participation du grand violoniste canadien Corey Cerovsek qui jouera le légendaire Stradivarius « Milanollo » de 1728, un violon joué par Christian Ferras, Giovanni Battista Viotti et Nicollò Paganini. Le britannique Adrian Brendel, un des plus grands violoncellistes actuels, parcourt le monde en tant que soliste et chambriste. Dans sa vaste discographie compte Les Sonates pour violoncelle et piano de Beethoven enregistrées avec son père Alfred Brendel.

CRITIQUE CD



NOTRE CRITIQUE DU COFFRET CHOSTAKOVITCH par le DSCH Ensemble / CD événement, SHOSTAKOVICH / CHOSTAKOVITCH : complete chamber music for piano and strings / DSCH – Shostakovich ensemble (2 cd PARATY). Ce pourrait bien être le coffret événement de 2018 : l'intégrale des oeuvres pour musique de chambre pour piano et cordes de Dmitri Chostakovitch – Jamais une telle somme majeure pour l'expression musicale du XXè siècle n'avait été réunie en un seul coffret : c'est chose faite grace à l'initiative du pianiste Filipe Pinto-Ribeiro et son DSCH – Ensemble Chostakovitch / Shostakovich Ensemble. Âpre et intense, profonde voire lugubre, inquiète et angoissée, mais d'une ineffable tendresse humaine, la musique de Dmitri Chostakovitch à l'époque de la terreur stalinienne sait porter le masque de la distance, faussement indifférente, pour mieux ciseler une absolue compréhension de la nature humaine, dans ses contradictions, ses horreurs et sa grandeur. A l'écoute de cette musique pudique et intime (sous la voile d'un cynisme distancié), relevant les défis de l'écoute collective, et du jeu chambriste le plus raffiné, les 4 solistes réunis autour de Filipe PINTO-RIBEIRO, – tous individualités fortes capables aussi de se fondre dans une étonnante sonorité collective-, réalisent en 2 cd, pour le label PARATY, une intégrale événement, véritable accomplissement qui s'avère être la référence nouvelle.

TEASER VIDEO



VOIR le TEASER VIDEO du coffret SHOSTAKOVICH Intégrale piano / cordes musique de chambre (PARATY) / DSCH Ensemble – Ensemble Shhostakovich
http://www.classiquenews.com/teaser-video-chostakovitch-integrale-de-la-musique-de-chambre-pour-piano-et-cordes-paraty-productions/

Un Chostakovitch / Shostakovich dépoussiéré, habité, régénéré : sincère et vrai. Coffret événement, CLIC de CLASSIQUENEWS 2018, élu meilleur cd de l'année 2018 (Réalisation studio CLASSIQUENEWS.TV).

TARARE de SALIERI



VERSAILLES, Opéra royal, le 22 nov 18. SALIERI : TARARE, 1787. Rendons à César…. C'est **Jean-Claude Malgoire** qui le premier – comme souvent, c'est intéressé à la partition de l'opéra de Salieri Tarare, conte philosophique et ouvrage le plus imprégné de l'idéal des Lumières : le livret il est vrai, est le seul texte pour l'opéra signé de Beaumarchais. Il existe un remarquable DVD de l'interprétation du chef hélas décédé, approche étonnamment réussie réalisé en … 1988 (et dans le cadre du festival de Schwetzinger). Dans la forme, l'objet est inclassable : à la fois tragédie en musique (restituant la tradition antérieurement illustrée par Lully et Rameau) et aussi comédie satirique : les écrivains de la fin des années 1780, maniant avec génie, la double langue, tissée de références en échos aux remous de l'époque pré révolutionnaire. Le spectacle est complet comprenant 5 actes, Prologue et grand divertissement dansé. En 2018 c'est l'excellent ténor français Cyrille Dubois qui suit le sillon de l'éloquence élégantissime et surtout intelligible d'Howard Crook chez Malgoire, qui incarne les aspirations à la lumière du prince Tarare.

Antonio Salieri (1750-1825) : Tarare
Opéra en cinq actes sur un livret de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, créé en 1787 à Paris.

Versailles, jeudi 22 nov 2018
Opéra royal à 20h
3h30 mn, 1 entracte inclus
RÉSERVER
https://www.chateauversailles-spectacles.fr/programmation/salieri-tarare_e1993

Cyrille Dubois, Tarare
Karine Deshayes, Astasie
Jean-Sébastien Bou, Atar
Judith van Wanroij, La Nature/Spinette
Enguerrand de Hys, Calpigi
Tassis Christoyannis, Arthénée/Le Génie du Feu
Jérôme Boutillier, Urson/Un Esclave/Un Prêtre
Philippe-Nicolas, Martin Altamort/Un Paysan/Un Eunuque
Les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles (Direction : Olivier Schneebeli)

Les Talens lyriques (Ch Rousset, dir)

PARIS, PASSION SALIERI (1787)… Quoiqu'on en dise, mai quand même d'un génie moindre que celui de son « rival » Mozart », Salieri eut cependant son heure de gloire et un statut plus qu'enviable… Il devient compositeur officiel à Vienne, car il est italien et plutôt doué, « dauphin » de Gluck, joué et estimé partout en Europe, … c'est peut-être moins par ses opéras récemment remontés (Les Danaïdes, d'abord commandé à Gluck puis confié à son meilleur élève), que ses buffas délicieux (le récent par DHM), que le tempérament de Salieri pour le théâtre s'affirme le mieux. Or, inclassable, fruit de la maturité, TARARE fait partie de ses joyaux méconnus qui pourraient inscrire l'auteur au nombre des meilleurs dramaturges de son temps.
Les Danaïdes (1784) ont révélé aux parisiens l'écriture de Salieri, qui devient du jour au lendemain, un compositeur à la mode, adulé (et récompensé) par Marie-Antoinette, heureuse de célébré après son cher Gluck (qui fut son maître de musique à Vienne) un nouveau compositeur « viennois ».
Le cas de TARARE est significatif, de la passion des parisiens pour l'opéra ; de l'engouement récent pour Salieri. Beaumarchais, auteur du livret, sut orchestrer une campagne de publicité admirable, suscitant l'intérêt quasi hystérique pour le nouvel ouvrage de Salieri qu'il commença de composer en 1787. Résultat : 400 gardes furent nécessaires pour maîtriser l'affluence de la première en 1787 ! A la fois turquerie orientaliste et satire en règle contre le pouvoir despotique (très habilement déguisé selon l'intelligence de Beaumarchais), TARARE resta à l'affiche durablement, assurant à l'Opéra de belles recettes. Sur le plan littéraire et philosophique comme musical et dramatique, l'ouvrage est une pièce maîtresse de l'époque des Lumières.
Salieri et Da Ponte refondirent l'œuvre pour une version italienne, Axur, Re d'Ormuz créée à Vienne pour l'empereur en 1788, et qui fit le tour du monde, de la Russie au Brésil…
Un général martyrisé par le Sultan se voit défendu par le peuple puis choisi par lui pour être roi : les germes de la Révolution à venir, infiltrent toute l'édifice lyrique conçu

par les visionnaires Beaumarchais et Salieri : ainsi y sont prophétisées la fin et la chute de Louis XVI et Bonaparte ! En phase avec son époque et les aspirations démocratiques de la nation, Beaumarchais reprit son Tarare, devenu emblème de la liberté contre l'oppression, et à l'occasion des événements commandés pour la Fête de la Fédération, en 1790 à Paris, il élabora un acte final complémentaire créant ainsi « Le Couronnement de Tarare », promis à un nouveau succès populaire.

_____

CD, annonce. STABAT MATER, FOLIA par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE

CD, annonce. STABAT MATER, FOLIA par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE. NOVEMBRE, mois actif pour l'ensemble fondé et dirigé par **Franck Emmanuel COMTE**, LE CHD pour Concert de l'HOSTEL-DIEU, résident à Lyon. Au début de ce mois de novembre 2018 (2 novembre 2018) a paru un premier cd inédit « **PERGOLESE, UN STABAT MATER NAPOLITAIN** », programme phare de cette fin d'année pour le collectif qui aime et réussit l'alliance du défrichement artistique et de la réinvention de la forme des concerts : le cd édité chez CHRONOS (réf. : ICSM 012) apporte une lecture nouvelle voire régénérée du fameux Stabat Mater du napolitain Giovanni Battista Pergelosi (Pergolèse). Les pièces ainsi enregistrées sont le fruit d'une recherche menée depuis longtemps et régulièrement dans le fonds de la Bibilothèque Municipale de Lyon, qui conservait la mémoire de concerts historiques jouant le Stabat Mater au XVIIIè selon le goût des académies musicales lyonnaises de l'époque. Franck-Emmanuel COMTE apporte aussi un regard particulier, enrichissant la connaissance de la partition avec la part des pratiques napolitaines traditionnelles où pèse l'attrait spécifique des polyphonies et des tarentelles, au rythme enivrant, extatique voire hypnotique…



« **PERGOLESE, UN STABAT MATER NAPOLITAIN** » par **Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE** (1 cd ICSM Records). Prochaine critique à venir dans [le mag cd dvd livres de classiquenews]



Puis, le 23 novembre prochain, un autre programme est édité chez le label 1001 NOTES (Limousin, France) : « **FOLIA** », programme enthousiasmant qui réactive aussi la magie dansante, frénétique des Tarentelles napolitaines et des Folias virtuoses de l'âge baroque. La musique est remixée, enrichie par les musiques électroniques de Grégoire Durrande qui en apporte une couleur très contemporaine tout en ciselant encore le relief des timbres d'époque. Le spectacle est aussi né d'un rencontre avec le chorégraphe **MOURAD MERZOUKI**, pour la conception d'un ballet intégral, où le geste, les mouvements collectifs apportent autant que le charme de la voix soliste et du collectif instrumental piloté depuis le clavecin par **Franck-Emmanuel COMTE**. Electronique, hip-hop, chant et langueur baroque sont les épices particulières de ce programme riche en métissages. Le spectacle Folia a été créé en juin 2018 en ouverture des Nuits de Fourvière à Lyon. Le programme est encore en replay sur le site d'ARTE.TV

LIRE aussi **notre critique complète du spectacle FOLIA**

« **FOLIA** » par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE (1 cd 1001 NOTES). Prochaine critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews. Le 17 décembre 2018, concert FOLIA à PARIS, Athénée.

_____

_____

Compte-rendu, concert. Blagnac. Odyssud, le 13 nov 2018. Weill. Mozart. Les Passions, Les Eléments. Suhubiette.

Compte rendu concert. Blagnac. Odyssud Grande salle, le 13 novembre 2018. Weill. Mozart.Les Passions. Les Eléments. Joel Suhubiette. Il est toujours intéressant d'aller écouter le **Requiem de Mozart**, tant cette œuvre est à part. La beauté intrinsèque de la partition, comme son incomplétude et sa synthèse de toute la musique occidentale, entre hommage et inventions géniales, ne lassent pas un public toujours renouvelé. L'autre intérêt réside dans le choix artistique d'accompagnement de ce chef d'œuvre. Sachant le succès attendu

ce concert a été donné deux fois dans la grande salle d'Odyssud et inclus dans la programmation entourant les cérémonies du centenaire de la si triste Armistice de « la Grande Guerre ». Aussi le choix du **Berliner Requiem de Weill** était très juste.

Triste humanité en son aveuglement durable

Le contraste entre la partition de Weill et celle de Mozart est immense. Weill en véritable apôtre de la paix et comprenant toute la soumission à la pulsion de mort que représente la guerre, a écrit une partition visionnaire dont le message semble toujours aussi opaque aux hommes. **Les textes de Brecht sont d'une intelligence** et d'une puissance quasi insoutenables. Ils sont : ode à la nuit qui seule permet d'oublier les abominations dont les humains sont capables … qui savent si bien tout détruire en se donnant de bonnes raisons, l'évocation du viol et de la destruction du corps, et peut être de l'âme et de la pureté des idéaux, en la personne de Rosa de Luxembourg, comme de la défiguration du soldat inconnu, et le triomphe ignoble des survivants. Tout cela est terrible. Ce miroir sans pitié tendu à l'Homme n'a pas été efficace et ne semble pas l'être d'avantage aujourd'hui. Onze ans après ce Requiem commandé pour commémorer les dix ans de l'armistice, l'Europe remettait en marche sa soumission totale à la Mort. Et en dépassant de beaucoup le nombre de morts de

«La Grande Guerre» faisant figure d'enfançon avec ses 18 millions de mort, alors que la deuxième guerre mondiale atteint les 70 millions ! Ce concert aurait pu être nommé : Guerre et paix mais finalement je préfère triste humanité…

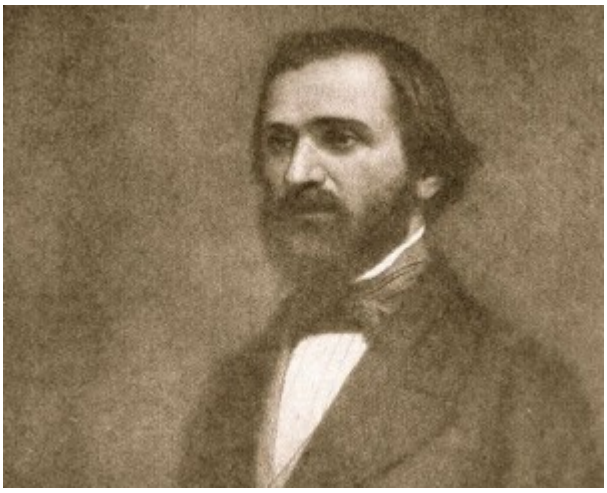
La première partie du concert comprenait donc cet éblouissant **Berliner Requiem de Kurt Weill** en sa noirceur et sa méchanceté rares. Car la lumière noire qu'il recèle est terrifiante. Le chœur uniquement masculin doit être invincible de puissance et l'orchestre très particulier, féroce et implacable. J'ai déjà dit l'audace des mots de Brecht. Les interprètes de ce soir, dirigés par Joël Suhubiette ont semblé trop sages et appliqués. Certes le texte a été parfaitement déclamé et compréhensible, avec une traduction simultanée efficace, mais sans vie et sans … méchanceté. L'orchestre des Passion a su trouver les couleurs exactes au delà de leur répertoire habituel. Le Chœur de Chambre Les Eléments qui sait tout chanter n'a pas osé aller vers l'émotion voir l'expressionnisme possible, ni la recherche de couleurs noires ni atteindre jusqu'à l'outre-noir. Dommage car les possibilités étaient là, encore que le chœur ne semble pas comporter de vraies basses abyssales.

En deuxième partie de concert le chœur mixte et les instrumentistes baroques des Passions sont rentrés sur scène pour **le Requiem de Mozart**. L'orchestre avec deux chalumeaux et cordes baroques a trouvé des couleurs particulières et très belles. Il a tout du long été exemplaire de présence. Les quatre solistes ont été excellents et le fait de les voir regagner le chœur rajoutait un sentiment de fraternité bienvenu. L'alto, Corinne Bahuaud, dans la partie soliste pourtant la plus modeste a été remarquable de présence vocale et de lisibilité du texte.
Le Chœur de Chambre Les Eléments en petit nombre a été parfait de précision et de tenue. Mais la direction organique et précise de Joël Suhubiette n'a rien cherché qu'à respecter la partition, avec des tempi sages, des nuances justes esquissées

et des phrasés naturels sans véritables élans. Ce sont les fugues qui ont été les moments les plus réussis, mais sans théâtre et sans drame ce Requiem ne développe pas toutes les émotions qu'il contient, ne serait ce que dans l'Introit ou le Lacrymosa par exemple.
Le contraste attendu entre les deux œuvres a donc été évité. Dommage car avec plus d'engagement et d'audace ce programme aurait pu faire trembler et pleurer le public, alors qu'il a poliment applaudi un concert très (trop ?) sage. Finalement ce concert est au diapason des commémorations plutôt fades du sinistre Armistice de 1918 dont le message, dans un déni très inquiétant, n'est toujours pas vraiment compris.

Compte rendu concert. Blagnac. Odyssud Grande salle, le 13 novembre 2018. Kurt Weil (1900-1950) : Berliner Requiem (1928) ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Requiem, K.626 ; Julia Wischniewski, soprano ; Corinne Bahuaud, alto ; Nicholas Scott, ténor ; Geoffroy Buffière, basse ; Les Passions-Orchestre Baroque de Montauban (Direction Jean-Marc Andrieu) ; Chœur de Chambre Les Eléments ; Joël Suhubiette, direction. Photos : Kurt Weill and Bertolt Brecht / Crédit : Alamy/Getty

Compte-rendu, opéra. Dijon, le 15 nov 2018. VERDI : Nabucco. Rizzi Brignoli / Signeyrole.



Compte rendu opéra. Dijon, Auditorium, le 15 novembre 2018. Verdi, Nabucco. Roberto Rizzi Brignoli / Marie-Eve Signeyrole. Les ouvrages lyriques dont on sort abasourdi, voire bouleversé et réjoui, sont rares. Le Nabucco coproduit par les opéras de Lille et de Dijon est de ceux-là. La lecture très actuelle que nous impose la mise en scène de Marie-Eve Signeyrole, dans le droit fil du message politique de Verdi, est un soutien clair aux victimes contemporaines de l'oppression. La richesse d'invention en est constante, conjuguant tous les moyens pour atteindre la plus grande force dramatique. L'action qui se déroule sur le plateau, suffisante en elle-même, est démultipliée par la vidéo, et renforcée par des chorégraphies bienvenues. Les images, démesurées, simultanées, empruntées à une actualité féroce, ou simplement grossies des visages des chanteurs, les actualités en continu, avec interview, titres des chapitres et versets bibliques (cités en exergue dans la partition), se superposent au chant.

Nabucco viva !



Le déferlement d’images et de sons amplifiés de bombardements, de cris, le bruit et la fureur ajoutés, stressants, voire terrorisants, s’impose, parfois au détriment de la musique. En effet, la pluralité des sources d’information nous interdit de suivre chacun des registres. Choix douloureux, qui laisse un goût amer dans la mesure où on a le sentiment de perdre une part du message, d’autant plus que cette profusion d’images phagocyte la musique autant qu’elle la renforce. Conscient de n’avoir pu en apprécier toutes les références, tant les renvois abondent dans cette mise en scène incroyablement riche, foisonnante et efficace, on a envie de revoir ce spectacle total, de l’approfondir tant sa richesse est

singulière.

Un dispositif complexe, monumental, descendant des cintres autorise une continuité musicale et dramatique par des changements à vue. Costumes, décors et éclairages sont une réussite pleinement aboutie. Mais c'est encore la direction d'acteur, millimétrée et juste, qui force le plus l'admiration. Il n'est pas un mouvement, d'un soliste comme du plus humble des choristes, qui ne soit porteur de sens.

Le chœur, rassemblant les chanteurs des opéras de Dijon et de Lille est omniprésent. Du grand chœur d'introduction au finale, on n'énumérera pas les numéros tant ils sont nombreux. Evidemment, le célèbre "Va pensiero", chanté dans un tempo très retenu, avec une longueur de souffle et une progression étonnantes, est un moment fort, que chacun attend. Il faut souligner non seulement leurs qualités de cohésion, d'équilibre, d'articulation et de puissance, mais aussi leur présence dramatique, pleinement convaincante.

Quatre des solistes de la distribution lilloise, comme le chef, continuent de servir l'ouvrage. Commençons donc par les « nouveaux ». Zaccaria est **Sergey Artamonov**, grand baryton, qui donne à son personnage toute l'autorité du prophète dans les premiers actes, pour redevenir un homme sensible et bon lorsqu'il accompagne Fenena au martyre. Les graves sont amples, le legato splendide : le Sarastro de Verdi. Malgré la similitude de la tessiture avec celle de Nabucco, la caractérisation vocale est idéale, qui permettrait de les distinguer à l'aveugle en ne comprenant pas le livret. Sa prière, avant le chœur des Lévites, puis la prophétie, héroïque, sont deux moments forts. **Valentin Dytiuk** chante Ismaele, l'amant de Fenena. C'est un beau ténor dont on apprécie particulièrement le trio du premier acte. Florian Cafiero, autre ténor, Abdallo, n'intervient ponctuellement qu'aux deux derniers actes, Anna est la sœur du prophète, Anne-Cécile Laurent lui prête son timbre pur et clair. Tous ces seconds rôles sont crédibles et confiés à de solides voix,

en adéquation avec les personnages.



Evidemment, le rôle-titre retient toutes les attentions. Il exige des moyens superlatifs et une expression dramatique juste, de la puissance impérieuse du despote aux affres du père bafoué, en passant par la folie. **Nikoloz Lagvilava** a toutes les qualités requises et campe un émouvant Nabucco. La voix est sonore, projetée, aux aigus clairs comme aux graves profonds. Chacune de ses interventions est un moment fort. Il en va de même de l'Abigaïlle que vit la grande **Mary Elizabeth Williams**. Phénomène vocal autant qu'immense tragédienne, c'est un bonheur constant, car sa technique éblouissante lui permet de se jouer de toutes les difficultés de son chant orné, mais aussi de construire un personnage ambivalent, fascinant. La

Fenena de **Victoria Yarovaya**, seule mezzo de la distribution, aux graves soutenus avec des aigus aisés, donne toute la douceur requise à la cavatine comme la violence passionnée, attendue. La digne fille de son père. Enfin, rôle mineur, le Grand prêtre de Baal est chanté par une basse impressionnante, **Alessandro Guerzoni**. Les nombreux ensembles qu'écrit Verdi sont remarquablement servis : le deuxième acte s'achève par un final d'anthologie.

L'Orchestre Dijon Bourgogne, que dirigeait déjà **Robert Rizzi Brignoli** pour un extraordinaire Boccanegra, donne toute sa mesure sous la direction de ce grand verdien. Dès l'ouverture – un peu occultée par la belle chorégraphie simultanée – on sait qu'un grand Verdi sera là. Puissant, tonitruant comme subtil, élégiaque, il donne le meilleur de lui-même.

Le public, malgré la transposition et la richesse de la mise en scène, fait un triomphe aux interprètes. Que demander de plus ?

Compte rendu opéra. Dijon, Auditorium, le 15 novembre 2018. Verdi, Nabucco. Roberto Rizzi Brignoli / Marie-Eve Signeyrole. Nikoloz Lagvilava, Mary Elizabeth Williams, Sergey Artamonov, Victoria Yarovaya. Crédit photographique © Gilles Abbeg – Opéra de Dijon / Nabucco – Opéra de Lille © Frédéric Iovino.

CD, coffret événement, annonce. BERLIOZ ODYSSEY : LSO / The complete Sir COlin Davis recordings (15 cd LSO, 2000-2013)



CD, coffret événement, annonce. BERLIOZ ODYSSEY : LSO / The complete Sir COlin Davis recordings (15 cd LSO, 2000-2013). Berliozien, **Sir Colin Davis** l'est avant tout autre. Et bien avant les français, tant le chef britannique a démontré non sans argument sa passion pour la musique romantique française, exploitant toutes les ressources du **LSO LONDON SYMPHONY ORCHESTRA**, orchestre chatoyant et dramatique, d'une rare efficacité et plus encore, à la fois élégant et nerveux, dans les pages les plus méritantes de notre Hector national… si peu compris, et évalué à sa juste mesure par ses compatriotes qui encore en 2019, continueront de le bouder : un musicien humainement détestable et jamais content, à l'aune du compositeur, plus spectaculaire que poète. Le désaccord entre notre pays et Berlioz ne date pas d'hier et se poursuit. On veillera à suivre les célébrations de l'année BERLIOZ 2019.

Or à BERLIOZ revient le mérite après Rameau, avant Debussy et Ravel, de réinventer l'orchestre français, doué d'une sensibilité inouïe pour la couleur, le timbre, l'orchestration. DAVIS nous indique tout cela, grâce à une

baguette infiniment ardente, articulée, détaillée… amoureuse de la couleur berliozienne. Voilà qui avant l'année 2019, nous comble déjà. Le disque satisfait notre attente, car avouons le, nous n'attendons rien de l'année Berlioz à venir. A voir.
Le coffret BERLIOZ 2019 édité par le LSO dès ce mois de décembre, ouvre officiellement l'année BERLIOZ 2019, celle des 150 ans de la mort (1869), composant à partir des enregistrements de Colin Davis et du LSO, une somme discographique incontestable. Certes, les chanteurs maîtrisent diversement l'éloquence et l'articulation française… mias souvent la justesse du style, de l'intonation, le caractère… sont majoritairement respectés, voire sublimés.
Le coffret de 15 cd comprend les enregistrements live réalisés au Barbican Center par le LSO et Colin Davis, bon nombre en 2000 (Symphonie Fantastique, La Damnation de Faust, Les Troyens, Béatrice et Bénédicte, …) puis 2003 (Harold en Italie), 2006 (L'Enfance du Christ), 2007 (Benvenuto Cellini), 2012 (Requiem)…jusqu'à novembre 2013 (Roméo et Juliette).

Parmi les réussites (nombreuses) de ce coffret événement, distinguons netre autres, la Juliette d'**Olga Borodina** (pour son timbre velouté, sensuel si soyeux – mais au français bien perfectible) ; L'enfance du Christ pour le trio vocal réuni en décembre 2006 (**Yann Beuron** / Le Narrateur ; **Kenneth Tarver** / Joseph – **Susan Gritton** / Marie) ; le sublime Requiem de 2012 (enregistré en la Cathédrale Saint-Paul, avec **Barry Banks**, en ténor illuminé pour le Sanctus)…
Pour le reste, toutes les réalisations ont en partage cette élégance racée, nerveuse qui fait la spécificité anglaise de l'approche Davis. Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2018, donc [cadeau idéal pour NOËL 2018]**.